

s'aimer. Ça n'ira pas tout seul tout de suite, évidemment ; il y aura quelques malentendus, sanglants peut-être, tant nous avons été dressés et habitués à nous haïr, quelquefois par ceux-là mêmes qui avaient reçu mission de nous apprendre à nous aimer ; mais, comme il est évident que cette grande loi de fraternité doit s'accomplir un jour, je suis convaincu que les temps commencent où nous allons irrésistiblement vouloir que cela soit.

A. DUMAS.

1^{er} juin 1893.

ZOLA ET DUMAS

(« LE NON-AGIR »)

I

Le rédacteur d'une Revue parisienne, supposant que l'opinion de deux écrivains célèbres sur l'état actuel des esprits ne serait pas sans intérêt pour moi, m'a envoyé deux extraits de journaux français contenant, l'un le discours de M. Zola prononcé au

banquet de l'Association générale des Étudiants, l'autre une lettre de M. A. Dumas au rédacteur en chef du *Gaulois*.

Ces documents sont en effet d'un profond intérêt pour moi, tant à cause de leur opportunité et de la renommée de leurs auteurs que de ce qu'il serait difficile de trouver dans la littérature actuelle, sous une forme plus succincte, plus énergique et plus éclatante, l'expression des deux forces fondamentales qui composent la résultante suivant laquelle se meut l'humanité ; l'une, la force de la routine, qui tâche de retenir l'humanité dans la voie qu'elle suit ; l'autre, celle de la raison et de l'amour, qui la pousse vers la lumière.

M. Zola n'approuve pas cette foi en quelque chose de vague et mal défini que recommandent à la jeunesse française ses

nouveaux guides ; et lui-même lui conseille de croire à quelque chose qui n'est ni plus clair ni mieux défini : la science et le travail.

Un philosophe chinois, peu connu, nommé Lao-Tseu, fondateur d'une doctrine religieuse (la première et la meilleure traduction de son livre : *De la voie de la vertu*, est celle de Stanislas Julien), pose comme fondement de sa doctrine le tao, mot qui se traduit par raison, voie, vertu. Si les hommes suivaient la loi du tao ils seraient heureux. Or, le tao ne peut être atteint que par le *non-agir*, selon la traduction de M. Julien.

Tous les malheurs de l'humanité proviennent, selon Lao-Tseu, non pas de ce que les hommes négligent de faire ce qui est nécessaire, mais de ce qu'ils font ce qui ne l'est pas ; de sorte que si les hommes pratiquaient, comme il le dit, le *non-agir*, ils

seraient non seulement débarrassés de leurs calamités personnelles, mais encore de celles inhérentes à toute forme de gouvernement, ce dont se préoccupe tout particulièrement le philosophe chinois.

L'idée de Lao-Tseu paraît bizarre, mais il est impossible de ne pas être de son opinion quand on considère les résultats des occupations de la grande majorité des hommes de notre siècle.

Que tous les hommes travaillent avec constance, et le travail leur rendra la vie saine et joyeuse, et les délivrera du tourment de l'infini, nous dit M. Zola. Travailler. Mais à quoi ? Les fabricants et les vendeurs d'opium, de tabac, d'eau-de-vie, tous les tripoteurs de la bourse, les inventeurs et les fabricants d'engins de destruction, tous les militaires, tous les géôliers, tous les

bourreaux travaillent, mais il est évident que l'humanité ne ferait que gagner si tous ces travailleurs cessaient leur travail.

Mais la recommandation de M. Zola ne concerne peut-être que les gens dont les travaux sont inspirés par la science ? La plus grande partie du discours de M. Zola est en effet destinée à la réhabilitation de la science, qu'il suppose attaquée. Eh bien ! je reçois continuellement, de divers auteurs qui ne trouvent point d'appréciateurs, des brochures, opuscules, livres imprimés et manuscrits, produits de leur travail scientifique.

L'un a résolu définitivement, dit-il, la question de la gnocéologie chrétienne, un autre a écrit un livre sur l'éther cosmique, un troisième a résolu la question sociale, un quatrième la question d'Orient, un cin-

quième rédige une Revue théosophique, un sixième, en un gros volume, a résolu le problème du cavalier dans le jeu d'échecs.

Tous ces gens travaillent assidûment et au nom de la science, mais je crois ne pas me tromper en disant que le temps et le travail de mes correspondants ont été employés d'une manière non seulement inutile, mais encore nuisible, car ils ne travaillent pas seuls, car des milliers de gens sont occupés à fabriquer le papier, les caractères et les machines nécessaires à l'impression de leurs ouvrages, et à nourrir, vêtir et entretenir tous ces travailleurs de la science.

Travailler au nom de la science ? Mais le mot science a un sens tellement large et si peu défini, que ce que certaines gens considèrent comme science, est considéré par

d'autres comme une vaine futilité, et non seulement par des profanes, mais par des prêtres de la science même. Tandis que les savants spiritualistes regardent la jurisprudence, la philosophie et même la théologie comme les sciences les plus nécessaires et les plus importantes, les positivistes considèrent précisément ces mêmes sciences comme des enfantillages n'ayant aucune valeur scientifique ; et réciproquement, ce que les positivistes estiment comme la science des sciences, la sociologie, est considéré par les théologiens, les philosophes et les spiritualistes comme un assemblage d'observations et d'assertions arbitraires et inutiles. De plus, dans une seule et même branche, en philosophie de même que dans les sciences naturelles, chaque système a d'ardents défenseurs et

de non moins ardents détracteurs, également compétents, bien que soutenant des opinions diamétralement opposées.

Enfin, ne voit-on pas chaque année de nouvelles découvertes scientifiques qui, après avoir émerveillé les badauds du monde entier et fait la gloire et la fortune de leurs inventeurs, sont reconnues ensuite pour de ridicules erreurs par ceux mêmes qui les avaient prônées ?

Nous savons tous que ce que les Romains considéraient comme la science par excellence, comme l'occupation la plus importante, ce dont ils se glorifiaient devant les barbares, était la rhétorique, c'est-à-dire un exercice dont nous nous moquons aujourd'hui et qui n'a pas même, parmi nous, rang de science. Il est également difficile de comprendre de nos jours l'état

d'esprit des savants du moyen âge, si pleinement convaincus que toute la science se concentrait dans la scolastique.

Or, si notre siècle ne fait pas exception, ce que nous n'avons aucun droit de supposer, il ne faut pas une grande hardiesse d'esprit pour conclure, par analogie, que parmi les connaissances qui occupent principalement l'attention de nos savants et qu'on appelle sciences, il s'en trouve nécessairement qui auront pour nos descendants la même valeur qu'ont pour nous la rhétorique des anciens et la scolastique du moyen âge.

II

Le discours de M. Zola est surtout dirigé contre certains guides de la jeunesse qui l'engagent à revenir aux croyances religieuses ; car M. Zola, comme champion de la science, se croit leur adversaire ; mais au fond il ne l'est pas, puisque son raisonnement s'appuie sur la même base que celui de ses adversaires : la foi, comme il le dit lui-même.

C'est une opinion généralement admise, que la religion et la science sont opposées

l'une à l'autre. Elles le sont en effet, mais seulement par rapport au temps, c'est-à-dire que ce qui était considéré par les contemporains comme science, devient très souvent religion pour leurs descendants. Ce qu'on désigne ordinairement par le nom de religion est le plus souvent la science du passé, tandis que ce qu'on appelle science est en grande partie la religion du présent.

Nous disons que l'affirmation des Hébreux que le monde a été créé en six jours, que les fils seront punis pour les péchés de leurs pères, que certaines maladies peuvent être guéries par la vue d'un serpent, sont les données de la religion ; tandis que nous appelons données de la science les affirmations de nos contemporains que le monde s'est créé de lui-même en tournant autour d'un centre qui est partout, que toutes les

espèces proviennent de la lutte pour l'existence, que les criminels sont les produits de l'hérédité, qu'il existe des microorganismes en forme de virgules qui provoquent certaines maladies. Il est facile de voir, en se transportant en imagination dans l'état d'esprit d'un ancien Hébreu, que pour lui la création du monde en six jours, le serpent guérissant les maladies, etc., étaient des données de la science à son plus haut degré de développement tout, comme, pour un homme de notre temps, la loi de Darwin, les virgules de Koch, l'hérédité, etc.

Et de même que l'Hébreu croyait non pas précisément à la création du monde en six jours, au serpent guérissant certaines maladies, etc..., mais à l'infailibilité des prêtres et, par cela même, à toutes leurs affirmations, de même la grande majorité

des gens civilisés de notre temps croient non pas à la formation des mondes par la rotation, ni à l'hérédité, ni aux virgules, mais à l'infailibilité de leurs prêtres laïques qu'on appelle savants et qui affirment avec le même aplomb que les prêtres hébreux tout ce qu'ils prétendent savoir.

Je dirai même que si les anciens prêtres, qui n'étaient contrôlés que par leurs collègues, se permettaient parfois des écarts à la vérité rien que pour le plaisir d'étonner et de mystifier leur public, les prêtres de la science moderne en font autant avec une égale effronterie.

La majeure partie de ce qu'on appelle religion, n'est que la superstition du passé ; la majeure partie de ce qu'on appelle science n'est autre chose que la superstition du présent. Et la proportion d'erreur et de

vérité est, je suppose, à peu près la même dans l'une et dans l'autre. Par conséquent, travailler au nom d'une croyance quelle qu'elle soit, religion ou science, est non seulement un moyen douteux d'améliorer l'existence des hommes, mais un moyen dangereux, qui peut produire plus de mal que de bien.

Consacrer sa vie à remplir les devoirs imposés par la religion : prières, communion, aumônes ; ou bien, d'après le conseil de M. Zola, la vouer à certains travaux scientifiques, c'est courir un risque trop audacieux, car on peut apprendre à la veille de sa mort que le principe religieux ou scientifique, au service duquel on avait consacré toute sa vie, n'était qu'une ridicule erreur !...

Avant même d'avoir lu le discours dans

lequel M. Zola fait un mérite du travail, quel qu'il soit, j'ai toujours été étonné de cette opinion établie, surtout en Europe, que le travail est une espèce de vertu. J'ai toujours cru qu'il n'était pardonnable qu'à un être privé de raison, comme la fourmi de la fable, d'élever le travail au rang de vertu et de s'en glorifier. M. Zola assure que le travail rend l'homme bon ; j'ai toujours remarqué le contraire. Sans parler du travail égoïste, toujours mauvais, dont le but est le bien-être ou la gloire de celui qui travaille, le *travail* conscient, orgueil du travailleur, rend non seulement la fourmi, mais l'homme cruels. Qui de nous ne connaît ces hommes inaccessibles à la vérité et à la bonté, qui sont toujours tellement occupés qu'ils n'ont jamais le temps non seulement de faire le bien, mais même de se

demander si leur œuvre n'est pas nuisible? Vous dites à vos gens : votre travail est inutile, peut-être même pernicieux, en voici les raisons ; attendez, examinons la chose. Ils ne vous écoutent pas et répliquent avec ironie : Vous êtes à votre aise pour raisonner ; mais moi, ai-je le temps de discuter ? J'ai travaillé toute ma vie et le travail n'attend pas ; j'ai à rédiger un journal quotidien avec un demi-million d'abonnés ; je dois organiser l'armée ; j'ai à construire la tour Eiffel, à organiser l'exposition de Chicago, à percer l'isthme de Panama, à faire des recherches sur l'hérédité, sur la télépathie ou sur le nombre de fois que tel ou tel auteur classique a employé tel ou tel mot.

Les hommes les plus cruels de l'humanité, les Néron et les Pierre I^{er}, ont été cons-

tamment actifs, ne restant pas un instant livrés à eux-mêmes, sans occupation ou sans distraction.

Si même le travail n'est pas un vice, il ne peut à aucun point de vue être envisagé comme un mérite.

Le travail, pas plus que la nutrition, ne peut être une vertu ; le travail est un besoin dont la privation est une souffrance, et l'élever au rang de mérite est aussi monstrueux que d'en faire autant pour la nutrition. La seule explication de cette étrange valeur attribuée au travail dans notre société est que nos ancêtres ont érigé l'oïveté en attribut de noblesse, presque de mérite, et que les gens de notre temps ne se sont pas encore complètement libérés de ce préjugé.

Le travail, l'exercice de nos organes,

ne sauraient être un mérite, parce qu'il est toujours une nécessité pour chaque homme ainsi que pour chaque animal, comme le certifient également les galopades d'un veau attaché à une corde et, parmi nous, les exercices stupides auxquels s'adonnent les gens riches et bien nourris, de notre monde, qui ne trouvent pas d'emploi plus raisonnable et plus utile de leurs facultés mentales que la lecture des journaux et des romans, et le jeu des échecs et des cartes, et de leurs facultés musculaires que la gymnastique, l'escrime, le lawn-tennis, les courses.

A mon avis, non seulement le travail n'est pas une vertu, mais dans notre société, défectueusement organisée, il est plus souvent un agent d'anesthésie morale, comme le tabac, le vin et autres moyens de

s'étourdir et se cacher le désordre et le vide de l'existence; et c'est précisément sous ce jour que M. Zola recommande le travail à la jeunesse.